

## L'épistémologie à la recherche et à la rescousse du sujet prenant parti<sup>1</sup>

Arrivant à la fin de notre parcours, voici le temps des évaluations et parfois des diplômes. Mais le but de l'apprentissage n'est pas l'évaluation ; c'est la formation des élèves. Cette vérité est à rappeler en une époque où, comme le disait un moniteur d'une formation sur la gestion, en Floride : « nous sommes souvent tellement occupés à chasser les alligators que l'on oublie qu'on était venu pour assécher le marais ». De même, on pourrait se demander si nous ne sommes pas à ce point pris par l'évaluation des performances des élèves<sup>2</sup> que l'on oublie qu'on était venu pour les former. Les deux pratiques ne se recouvrent pas ! Et l'essentiel est invisible aux yeux... et surtout aux yeux qui veulent évaluer. Nous avons tous l'expérience de moments où nous avons appris énormément mais dans des circonstances défiant toute évaluation un tant soit peu objective. Pourtant, la question se pose aux lecteurs et lectrices : « qu'avons-nous appris ? Quels déplacements de perspective notre regard a-t-il fait, suite à ce chemin ? » Comme elle se pose à moi, auteur : « qu'ai-je appris en écrivant ce livre ? » Réfléchissant après l'action, je m'interroge : « quel fut le projet central de cette introduction à l'épistémologie ? »

Pour autant qu'on puisse être au clair avec son projet, je crois que j'ai voulu mettre en évidence que les sciences sont faites pour les humains et par les humains... et qu'elles sont belles et robustes... Mais pleine d'ambiguïtés aussi ! J'ai fait le pari que l'analyse lucide et critique ne détruit pas mais est à la fois le fruit et la cause de la confiance. J'ai ainsi poursuivi un projet humaniste par rapport aux sciences : un projet enraciné dans le terreau de notre histoire. J'ai tenté de montrer qu'on ne découvre pas les savoirs comme on trouve des champignons dans la prairie. Ce sont des femmes et des hommes qui les organisent, tous situés dans des lieux précis, chacun avec son approche. Les savoirs sont imaginés, construits, testés, négociés et standardisés. Les humains inventent ainsi, de façon très créative, des représentations mettant en scène les situations auxquelles ils sont confrontés. Ces « inventeurs » portent une question liée à ce qu'ils veulent faire : « ne serait-il pas intéressant de nous représenter notre monde et notre histoire comme ceci (ou comme cela) ? » Alors, lorsqu'on invente une mise en scène adéquate, celle-ci ouvre la voie à de nombreuses possibilités. Mais, en choisissant une représentation, on fait de vrais choix ; on s'engage. Par exemple, la représentation de l'être humain comme organisme a ouvert bien des possibilités grâce auxquelles la médecine moderne s'est développée. Mais la façon dont on se représente les choses détermine ce dont on tiendra compte. Le choix d'une représentation comporte donc un risque: celui de laisser des éléments importants pour la situation. Ainsi notre façon de construire nos connaissances conditionne notre façon de vivre. Cela signifie que, contrairement à ce que d'aucuns croient parfois, connaître n'est pas une opération neutre qui reflèterait simplement le monde : connaître est une opération humaine qui construit et est à la fois risquée et engagée. Elle ouvre des perspectives mais en ferme d'autres.

Ces enjeux rejaillissent sur l'intérêt de tester les connaissances. On le fait en les confrontant, parfois avec une suprême habileté, à la fois aux théories solidement établies et à l'épreuve du terrain. Les savoirs qu'on appelle « scientifiques » sont plus que des connaissances construites pour la seule « joie de connaître ». Ce qu'ils visent, ce sont des mises en scène adéquates grâce auxquelles il devient possible de gérer sa participation à son histoire et de communiquer à son propos. Les sciences prennent parti en opérant des choix sur ce qu'on juge important. Par elles, nous construisons le monde dont nous tenons compte. Car, par exemple, ce qui n'entre pas dans le dossier médical d'un patient n'est pas

---

<sup>1</sup> Da G. Fourez, *Apprivoiser l'épistémologie*, De Boek, Bruxelles, 2003 pp151-152

<sup>2</sup> Notons que être pris par l'évaluation des performances des élèves, pourrait être bien préférable que vouloir faire l'évaluation des élèves eux-même et pas uniquement de leurs performances !

pris en compte ; et ce qui n'est pas repris dans la description d'une amitié ou d'un mouvement culturel passe aussi aux oubliettes.

Connaître, c'est donc aussi nous décider et nous engager. Nous pouvons le faire avec confiance cependant car nous avons appris, par toute notre expérience de vie, que ces représentations, suffisamment testées, sont solides. Mais nous savons aussi qu'il importe de prendre en compte une multiplicité de points de vue et de disciplines, sans quoi la simplification inéluctable et intéressante deviendra contre-productive. Car ce qui est la force du développement scientifique, c'est le remplacement du trop complexe par un modèle plus simple... mais, si possible, pas trop réducteur. Car les disciplines sont réductrices. Avec elles seules, nous aurions une vision tronquée, une science sans âme et sans sens.

Ces considérations peuvent nous inviter, me semble-t-il, à dépasser les frontières étroites dans lesquelles certains voudraient enfermer l'aventure scientifique et à faire confiance - malgré de nombreuses ambiguïtés - aux humains. Ou peut-être, comme le suggère l'anthropologue des sciences Bruno Latour, à tout simplement « jubiler »...